

TO THE GOLD STAR MOTHERS *

A few days ago I passed through the city of Château-Thierry going to my native village, Villeneuve sur Fère-en-Tardenois, to pray on the tomb of my old mother who had died the preceding year ; I was then in Washington and I could not receive her farewell. Going out of Château-Thierry, on the hill at my left hand, I saw (in the familiar landscape) a new white building, very prim, dignified and sober, which conveyed to me somehow an idea of America. I asked my chauffeur what it was. He said to me : "Don't you know it ? It is the monument to the American soldiers of Bois-Belleau, and the American mothers have just paid their visit to it." I brought that thought with me and, kneeling in my turn on a humble grave, opening my soul to that kind of words which a man can only hear from the mouth which gave him his first breath of life, I mingled with our silent intercourse the idea of those brave young men who threw their hats in the ring on a beautiful summer's day and who died in their shirt sleeves with a shout of defiance and of victory. I asked my mother to be sweet to them in their new cantonment, as she was sweet to the foreign soldiers who passed through her village home marching to the battlefield ; I asked her to explain to the newcomers from a far away country, from the land over the sea, to explain them that earth which was apportioned to them to sleep. It is an old earth, it is a deep bosomed earth, heavy to the plough, but always loyal and true in the hour of harvest. It is an earth with a long accustomance of man. It is a much coveted earth, none in the world for which so many men fought and died. She saw the soldiers of Napoleon and of the first Republic, of Attila and of Julius Cæsar, and now, eternally young, as pleased as a young wife who hears the first word of love of a newly wed husband, she received the vows of your sons, my dear ladies, vows which will stand for ever unbroken and which will last as long as old France is lasting.

When I had the honour to be chosen to address you, I took in

* voir traduction p. 139.

my inner soul the resolution not to use high sounding words. Mothers of dead soldiers are not to be greeted with brass bands and fireworks. Moreover my heart is too full to have any confidence in my words, and your own is accustomed to have its conversation with hidden things. If you have to hear words from a living mouth, be they such at least as not to disturb that spring of silence eternally welling out of an unhealed wound. Death is an affair of long standing and a whole life is not too much to realize it. When we hear that some dear being will come back to us no more, that he will turn his face toward us never more, one second is enough to make the breaking, but to follow our departed friends to their new home, to associate our souls to that pact which they have made with eternal things and to understand something of their silence, that is the matter of a long study. But there is always one word which succeeds to cross the difficult bar of the tomb, it is : PEACE. The great peace is to be immersed in a larger thing. And what larger thing than Justice ? What deeper thing than love ? Your sons have not died from cruel and degrading diseases, they were not the victims of a blind fatality ; lust, passion, revenge, ambition, had nothing to do with their demise. They gave their life in their own free will, in the highest moment of their lives, not to conquer anything which did not belong to them, but to help friends in the hour of need. To those warriors one word of thanks comes from all parts of France : *Blessed are the peace makers*. We pray that peace which they brought to our country be not refused to the bleeding hearts of their mothers.

June 5th, 1930

AUX MÈRES AMÉRICAINES

Il y a quelques jours je passais par Château-Thierry me rendant à mon village natal, Villeneuve sur Fère-en-Tardenois, pour prier sur la tombe de ma vieille mère, qui est morte l'an dernier ; j'étais à ce moment à Washington et ne pus recevoir ses adieux. Comme je sortais de Château-Thierry, je vis sur la colline à ma gauche un nouvel édifice tout blanc, sobre, élégant et digne, qui me rappela tout à coup, l'Amérique. Je demandai à mon chauffeur ce que c'était. Il me dit : « Est-ce que vous ne le savez pas ? C'est le monument des soldats Américains du Bois Belleau et les mères Américaines viennent d'y faire une visite. » J'emportai cette pensée avec moi et, agenouillé à mon tour sur une humble tombe, l'oreille tendue à cette espèce de parole qu'un homme entend de la bouche qui lui a donné son premier souffle vital, je mêlai à notre silencieuse conversation l'idée de ces braves jeunes gens qui, par un beau jour d'été, jetèrent leurs chapeaux dans l'arène et qui moururent en manches de chemise avec un cri de défi et un rire de victoire. Je demandai à ma mère d'être douce et bonne aux soldats étrangers quand ils passaient du côté de notre modeste maison en marche vers la bataille. Je lui demandai d'expliquer à ces nouveaux venus, d'expliquer à ces visiteurs, à ces hôtes d'une contrée lointaine, cette terre qui leur était échue en partage pour y dormir leur dernier sommeil. C'est une vieille terre, une terre profonde, lourde au soc à soulever, mais toujours loyale et généreuse à l'heure de la moisson. C'est une terre avec une longue accoutumance de l'homme. C'est une terre très convoitée, il n'y en a pas au monde pour qui tant d'hommes combattu et sont morts. Elle a vu les soldats de Napoléon et de la Première République, de Jeanne d'Arc, d'Attila et de Jules César, et maintenant éternellement jeune, aussi heureuse qu'une fiancée qui entend les premières paroles d'amour de l'homme qui sera son époux, elle a reçu les vœux de vos fils, my dear ladies, vœux qui ne sont pas rompus et qui dureront aussi longtemps que durera la vieille France.

Quand j'eus l'honneur d'être choisi pour vous adresser quelques

paroles, je pris en moi-même la résolution de ne pas le faire avec de grands mots. Les mères de soldats morts ne sont pas parties pour être accueillies avec des fanfares et des feux d'artifices. D'ailleurs mon cœur est trop plein pour avoir confiance en mes paroles et le vôtre est accoutumé à avoir sa conversation avec les choses cachées. Si vous avez à entendre des paroles d'une bouche vivante, qu'elles soient propres du moins à ne pas altérer cette source de silence qui jaillit éternellement d'une blessure sans guérison ! La mort est une chose longue à apprendre et une vie toute entière n'est pas trop longue pour cette amère leçon. Quand nous apprenons qu'un être cher ne reviendra plus vers nous, qu'il ne tournera son visage vers nous jamais plus, la cassure est l'affaire d'une seconde, mais quant à ce qui est de suivre nos amis partis jusqu'à leur nouvelle demeure, d'associer nos âmes à ce pacte qu'ils ont fait avec les choses éternelles et de comprendre quelque chose de leur silence, c'est là le sujet d'une très longue étude. Mais du moins il y a toujours un mot qui réussit à passer la barrière difficile de la tombe et ce mot est : PAIX. La paix est d'être immergés dans une chose plus grande. Et qu'y a-t-il de plus grand que la justice ? Qu'y a-t-il de plus profond que l'Amour ?

Vos fils ne sont pas morts de maladies cruelles et dégradantes, ils n'ont pas été victimes d'une aveugle fatalité : la vengeance, l'ambition, les passions mauvaises n'ont eu rien à faire avec leur disparition. Ils ont donné leur vie dans l'acte libre d'une volonté animée de purs motifs, au moment suprême de leur destinée, non pas pour s'emparer de quelque chose qui ne leur appartenait pas, mais pour aider des amis à l'heure de la nécessité.

Vers ces guerriers s'élèvent de tous les coins de la France un mot de remerciement : Heureux les faiseurs de Paix ! Nous prions pour que cette paix qu'ils ont apportée par le sacrifice à notre pays ne soit pas refusée aux cœurs blessés de leurs mères.

5 juin 1930